

THÉÂTRES

OPÉRA : *Lancelot*, drame lyrique en quatre actes et six tableaux, de MM. L. Gallet et Ed. Blau, musique de M. Victorin Joncières.

Je souhaiterais qu'un amateur éclairé et généreux fit réunir en volume les « scènes d'amour » perpétrées depuis vingt-cinq ans par les librettistes professionnels. Comme ils ont entendu raconter, ces hommes, que la musique est du sentiment, c'est à ces scènes qu'ils se sont principalement appliqués : c'est là, si l'on peut dire, que leur manière a donné son maximum de rendement. Et j'espère, et je crois qu'à cette lecture les musiciens seraient saisis d'effroi et d'horreur : d'horreur en considérant, d'ensemble, tout ce que leurs devanciers ou eux-mêmes ont dû illustrer de musique ; d'effroi en songeant aux chutes sans nombre de leurs ouvrages futurs, si ces messieurs du livret ne changent pas leurs procédés. Et, comme *Lancelot* contient naturellement une scène d'amour, commençons par elle. Je résume la situation en quelques mots.

Deux chevaliers postulent l'honneur de s'asseoir à la « Table Ronde », aux côtés du roi Artus : Alain comte de Dinan, et Markoël. Lancelot, fleur de la chevalerie, après avoir entendu les candidats, doit désigner le plus digne. Mais Lancelot est l'amant de la reine Guinèvre, femme d'Artus ; Markoël les a surpris tous deux dans la forêt de Brocélyande, et il menace Lancelot de les dénoncer s'il n'est pas choisi comme chevalier de la Table Ronde.

Lancelot hésite une minute, mais sa loyauté l'emporte : Alain est le plus digne, c'est lui qu'il choisit... Peut-être penserez-vous que Lancelot se donne ici une posture avantageuse aux dépens de Guinèvre, qui, en définitive, risque plus que lui ; c'est qu'il se pourrait que la chevalerie, inventée par les hommes, n'ait été chevaleresque qu'en ce qui touchait les « chevaliers », et que Lancelot, placé entre deux devoirs, ait choisi le plus « masculin », si l'on peut ainsi dire. Au surplus, n'analysons pas plus avant les sentiments de ce ténor : et reprenons. — Pendant que Lancelot apprend que son secret est découvert par Markoël, Guinèvre, de son côté, croit savoir que Lancelot doit épouser Elaine, fille du comte Alain. De sorte que lorsque Lancelot s'approche de la reine pour lui demander une entrevue, celle-ci s'apprêtait à en exiger une de son « chevalier ». Et cette complication, parfaitement inutile en soi, est mauvaise au point de vue musical, car elle a pour effet d'introduire des éléments faux dans un sentiment vrai, en d'autres termes : ou la jalousie de Guinèvre sera apaisée d'un mot, et c'était inutile

de l'introduire : ou elle sera développée, et la fausseté nous choquera, d'une situation qu'un seul mot aurait éclaircie. Quoi qu'il en soit, connaissant les sentiments mis en jeu, vous pouvez en déduire logiquement le schéma de la scène entre Guinèvre et Lancelot.

La Reine éclatera d'abord en reproches. D'un mot Lancelot l'apaisera. Puis il dira ses craintes, que Markoël a surpris leur secret, qu'il menace de tout dire au Roi, et que jusqu'au jour où le misérable aura été mis dans l'impossibilité de nuire, il ne faut se voir qu'avec mille précautions. La scène, du reste devra forcément être très rapide, toute en explications ; car Lancelot a laissé Markoël près d'Artus, et le traître aura sans doute parlé. — Considérez maintenant la scène écrite par Gallet et M. Blau. Elle est précisément le contraire de celle-ci. Les premières répliques sont tellement obligées qu'on n'a pu les supprimer ; mais les librettistes se sont arrangés pour qu'elles perdissent toute importance.

Lancelot entre : « Nous sommes trahis ; il ne faut plus nous voir de quelques jours... » — Guinèvre : « Jusqu'au jour où vous aurez épousé Elaine?... » Protestations de Lancelot. La reine est convaincue. Et alors, alors seulement, commence la scène, scène dont la fausseté et la maladresse sont véritablement offensantes. Guinèvre se livre à des effusions lyriques : elle chante l'amour, l'amour tendre, l'amour passionné, et la douce nature, complice des amants... Toutes les banalités amoureuses passent ici, choses excellentes en elles-mêmes, mais qui n'ont rien qui s'applique particulièrement aux personnages, et qui sont contradictoires avec la situation. Écrasé sous ce flot de lyrisme, Lancelot ose à peine l'interrompre ; une seule fois il se hasarde à reparler des précautions nécessaires. Mais Guinèvre lui fait cette réponse : « La précaution la meilleure est la forêt de Brocélyande... » précisément le lieu où Markoël les a surpris !). Et Lancelot, converti, finit par joindre sa voix à celle de Guinèvre : « Aimons-nous !... Aimons-nous !... »

Que cette scène soit maladroite et mauvaise, nous en prendrions notre parti. Nous en avons vu, et nous en verrons, hélas ! bien d'autres ! Elle est pire, malheureusement : et, placée comme elle l'est, au début de l'ouvrage, elle a pour effet de nous renseigner une fois pour toutes sur l'inanité des personnages. Ils peuvent, désormais, faire ce qu'ils voudront ; nous ne leur prêterons plus qu'une attention distraite. Et, sans doute, nous ne nous intéressons guère davantage à ce que font Pamina, Euryanthe ou Obéron. Mais, sans que je veuille comparer M. Joncières à Weber et à Mozart, les temps sont changés. M. Bruncau disait très justement qu'il faut aujourd'hui, bon gré mal gré, *faire la musique de la*

pièce. Et comment faire la musique d'une pièce qui n'existe pas? La scène que je viens de raconter est l'une de celles où M. Joncières a été le plus heureusement inspiré; certaine phrase de Guinèvre (*Aimez-vous!...*) est d'une grâce achevée. Mais pouvons-nous l'écouter avec plaisir, si, pendant que Guinèvre chante, nous pensons qu'elle est d'une sottise qui dépasse la permission, si nous sentons qu'Artus est là qui la guette, si nous ne pouvons pas ne pas nous dire qu'elle fait tout juste le contraire de ce qu'elle devrait faire.

Mais voilà! les librettistes, après avoir pâli sur Wagner, en ont retiré ceci que la musique est le sentiment. Alors ils donnent du sentiment, comme une corneille abat des noix. Du moment que la musique a de quoi se développer, c'est tout ce qu'il faut; elle fera d'ailleurs passer le reste!... Eh bien, c'est là l'erreur fondamentale contre laquelle, au risque de rabâcher, il ne faut pas cesser de protester. La musique, — la musique de théâtre, — ne fait plus rien passer du tout. Jamais un ouvrage, un ouvrage nouveau, quelle que soit d'ailleurs sa valeur musicale, ne pourra réussir si le livret n'est pas bon. On ne demande pas qu'il soit un miracle de poésie et de profondeur; on demande seulement qu'il soit musical, et qu'il n'offense pas trop le sens commun... Ce qui complique cette question si simple, c'est qu'en même temps que l'incapacité des librettistes, nous rencontrons l'amour-propre du musicien. Lui aussi, lui surtout, est convaincu que la musique fait tout passer. Cela pouvait être vrai jadis, et encore quand il s'agissait de Beethoven, de Mozart, ou de Weber. Cela n'est plus vrai aujourd'hui. Répétons-le encore. Répétons-le toujours!

Voulez-vous, maintenant, examiner la forme même d'une scène comme celle que nous venons d'analyser? Ce sera encore plus surprenant!... La qualité essentielle d'un livret est la concision et la plénitude. Il faut dire le plus de choses possible avec le moins de mots; la musique est là, précisément, pour augmenter la force de ces mots et pour en développer la signification. Or, les librettistes, naturellement, en sont encore au « style noble »; ils rougiront de dire simplement une chose simple; on est littérateur, grâce au ciel! Par exemple, Guinèvre, s'adressant à Lancelot, veut exprimer ceci: « Que ce soit par un charme ou autrement, je t'aime passionnément; plutôt que de te perdre, j'accepterais la honte et la mort. » Écoutez maintenant les poètes. C'est Guinèvre qui parle:

... Chevalier au cœur loyal et pur,
A votre tour écoutez votre Reine:
On prétend qu'une fée en son palais d'azur,
A bercé doucement ton enfance captive,
Protectrice invisible et toujours attentive,
C'est elle, sûrement, qui d'un philtre d'amour

Egarant ma raison t'a livré mon cœur!
C'est elle, sûrement, qui t'a livré mon cœur!
Mais, magique pouvoir ou mortelle faiblesse,
L'amour qui me tient est plus fort que l'honneur.
Oui, que l'honneur et que le remords,
Et plutôt que le voir renier ma tendresse,
J'accepterais la honte et braverais la mort!

Sans doute, il est toujours fâcheux d'employer tant de mots pour dire si peu de choses. Mais combien cela est plus lamentable encore quand il faut que la musique traduise tous ces mots! Imaginez un musicien, fût-il débordant de génie, devant ces phrases amoncelées. Ou bien il négligera le sens vague de ce verbiage, et il écrira sur ces phrases une belle mélodie tout indépendante de ce qu'elles expriment; et de cela, le public ne veut plus au théâtre. Ou bien il cherchera, comme l'a fait M. Joncières, à donner quelque accent aux mots essentiels, et le reste ne pourra être que du remplissage; or ce reste c'est les neuf dixièmes, et c'est beaucoup. Voudrait-il, au contraire, rendre à peu près tout ce qui est évoqué par les mots, c'est-à-dire, fée, philtre, amour magique, remords, honneur, mort... il produira une chose informe, dont l'incohérence sera le moindre défaut, et qui, par-dessus le marché, ne traduira nullement la pensée de Guinèvre!

...Mais à quoi bon prolonger une critique déjà inutile, j'en ai peur? Qu'importent, hélas! les qualités d'un enfant qui n'est pas viable? La jument de Roland les avait toutes, sauf une; et je crois bien que c'est la même qui manque à *Lancelot*. On ne peut, en pareil cas, que faire ce que j'ai tenté: constater la chute et en chercher les causes. Elles sont trop visibles. Ce qui ne veut pas dire qu'on se décidera à les voir. — *Lancelot* est, du reste, convenablement monté. M^{lle} Delna continue à manquer de ce je ne sais quoi qui lui fait défaut pour être parfaite. M. Renaud parvient, à force de talent, à donner quelque apparence de vie au personnage incertain d'Artus.

*
* *

Je ne puis, malheureusement, que signaler l'aimable succès de *Martin et Martine* au Théâtre-Lyrique. — Je veux au moins annoncer le *Théâtre* de M. Paul Hervieu. Vous y relirez les pièces dont je continue à penser tout le bien que j'en ai dit ici même. — Je signale, et c'est assez, le troisième volume de l'*Art au Théâtre*, de M. Catulle Mendès. Et, pour finir, je recommande à nos lecteurs une fort charmante pièce en vers de MM. Louis Fouché et Horace de Châtillon, *Liddy*, qui eut un joli succès le printemps dernier à la Bodinière.

JACQUES DU TILLET.